

Un été brûlant

1943 - 1944

Un vieillard qui disparaît, c'est une bibliothèque qui brûle (Dicton africain)

Essayons, modestement, de sauver quelques pages...

A mes petits enfants

Un écolier désesparé

Entre 1940 et 1944, ma scolarité a été plutôt chaotique et j'en ai surtout retenu des changements incessants, au gré des événements, entre l'école du Grand-trou, à Lyon et celle de Pont-en-Royans où habitait ma grand-mère paternelle. Dès que j'avais passé quelques mois dans une classe de Lyon, les autorités pressaient vivement les parents qui en avaient la possibilité d'envoyer leurs enfants loin de la ville par crainte des bombardements. Aussi n'ai-je pratiquement jamais accompli une année scolaire complète dans la même école...Ma dernière année d'école primaire 1943/1944 commencée à Lyon, continuée à Pont, restera, elle aussi dramatiquement inachevée...

Nichée à la sortie des gorges de la Bourne, avec ses maisons suspendues qui se mirent dans une rivière riche en truites, dominée d'un côté par la montagne de Barret et de l'autre par le site féodal de Trois-Châteaux, Pont-en-Royans paraissait alors comme une petite ville paisible essayant de traverser sans histoire les événements tragiques de la Seconde Guerre Mondiale.

Son école était installée dans une grande maison bourgeoise du siècle précédent construite au milieu d'un grand parc devenu municipal où se dressaient des marronniers plusieurs fois centenaires. L'ensemble formait un site suffisamment grandiose pour qu'on lui donne le nom de « Château » qu'il porte encore aujourd'hui. Cette immense demeure avait été partagée en deux, un côté pour l'école des filles et un autre pour les garçons. Derrière le bâtiment, on avait aménagé deux cours de récréation séparées par un mur absolument étanche. Il n'était pas alors question de mixité ! Nous accédions à la nôtre par un portail métallique qui fermait un passage entre l'école et le très haut mur d'une maison où ma grand-mère avait habité mais qui avait été transformée avant la guerre en Auberge de Jeunesse. Les filles entraient dans leur cour par un portail situé à l'autre bout du bâtiment. On ne risquait pas de se rencontrer même pour entrer à l'école...



Devant la maison au Château en 1936

Je suis devant mes parents, ma Grand-mère, à droite, derrière ma tante Germaine, assise.

Rassemblés en rangs dans la cour, nous entrions dans un hall par une petite porte qui avait dû être jadis l'entrée de service des « châtelains » au bout duquel on apercevait la double-porte qui donnait sur la cour d'honneur et l'entrée de la cour des filles. Au rez-de-chaussée, Mme Génissieux était en charge des cours élémentaires. J'avais eu l'occasion de me retrouver dans sa classe au cours de mes pérégrinations scolaires et j'en avais gardé le souvenir d'une maîtresse redoutée. (Voir documents annexes pages 12 et 13)

Par un large escalier de pierre, nous accédions au premier étage à un palier sur lequel donnaient, à gauche l'appartement de notre Maître, Directeur de l'école, M. Mercier et à droite, la classe des « grands ». Une salle où la lumière entrait à flots par de hautes portes-fenêtres et si vaste, qu'en plus des trois rangées de pupitres tournés vers le tableau noir, l'estrade et le bureau du Maître, une longue table se dressait au fond, au pied des portes vitrées qui abritaient le matériel scolaire et les livres de la bibliothèque. C'est autour de cette table que notre Instituteur nous rassemblait pour des expériences comme la fabrication de la « poudre à canon ». Quel émerveillement de voir s'enflammer sous nos yeux ce mélange qui paraissait si inoffensif de soufre, de charbon de bois et de salpêtre que nous avons été nombreux à recueillir sur les murs humides des vieilles caves de notre petite ville !

Un autre jour, nous avons vu fonctionner une petite machine à vapeur construite par le grand-père de Jeannot Guillot... Un énorme poêle à bois trônait près de la porte...

Le premier Octobre 1943, j'étais rentré à l'école à Lyon mais, évacué une nouvelle fois au bout de quelques semaines, j'avais fait, plus tardivement que les autres, la connaissance de M. Mercier, petit homme rond et vif qui maîtrisait avec une calme autorité les trois « divisions » de sa classe : la 1^{ère} pour les élèves qui préparaient le Certificat d'Etudes, la 2^{ème} pour les CM2 et la 3^{ème} pour les CM1.

M. Mercier m'avait fort bien accueilli mais je lui avais posé un problème : « Tu as tes tickets de papier ? – Non, M'sieur ! – Je ne vais pas pouvoir te donner de cahiers... ». L'école de Lyon m'avait bien laissé partir mais avait conservé les précieux tickets. J'ai dû écrire rapidement à mes parents pour les alerter. Ma mère a réussi à se procurer des cahiers dans une petite papeterie du quartier du Grand Trou, au marché noir, bien sûr ! L'avantage, c'est qu'ils étaient de meilleure qualité que ceux de l'école, mais il fallait les économiser. C'est de cette époque que j'ai gardé l'habitude de ne pas gaspiller du papier sur lequel on peut encore écrire !



La maison du Temple,
Ma grand-mère est au centre,
je suis à gauche.

J'avais fait la connaissance d'Emile Richard, qu'on appelait toujours Milou, bien des années auparavant, lorsque ma grand-mère avait déménagé de la grande maison au-dessus de l'école pour venir habiter dans le même quartier que lui, le quartier du Temple, au 1^{er} étage d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par la famille de M. Shillenger. Je jouais aussi très souvent avec Raymond Ferlin dont la grand-mère occupait, au fond d'une étroite impasse moyenâgeuse, un rez-de-chaussée obscur comme une cave. Je m'y trouvais, en Septembre 1939, au moment de la déclaration de guerre et pendant le très rigoureux hiver 39/40 pendant lequel il était tombé au moins 50 cm de neige... En culotte courte, j'avais beaucoup de mal à grimper la vieille rue. Souvent, ma grand-mère venait m'attendre au pied du vieux clocher à partir duquel la rue redescendait pour rejoindre la Grand'Rue, devant l'épicerie de Lucien Guillot, le père de Robert avec qui j'avais été en classe chez Mme Génissieux...

Le beau temps revenu, c'est devant sa boutique que « Le Lucien » s'installait pour torréfier son café. Tout le quartier était embaumé et ma grand-mère, grande buveuse de café, entrait en transe et je me retrouvais bien vite, pièces de monnaie en main, chargé de la mission de lui rapporter les précieux grains encore chauds qui parfumaient mes mains à travers le papier du sac.

M. Mercier m'avait mis en 2^{ème} division, ce qui me convenait parfaitement puisque je m'y retrouvais avec mon copain Milou. Nous avions tous les deux la passion de la lecture mais comme nous ne pouvions emprunter qu'un seul livre par semaine à la bibliothèque de la classe, nous nous entendions pour échanger nos livres en cours de semaine.

Nous pouvions ainsi rédiger ensemble le compte-rendu de lecture exigé par notre Maître, ce qui était parfois un exercice difficile... Nous avons sué sang et eau pour tenter de résumer « Volcans et tremblements de terre » qui était, comme son nom l'indique, un ouvrage assez scientifique dans lequel j'ai appris, pour le reste de mes jours, ce qu'était la Ceinture de Feu du Pacifique !

Avec mon copain Milou, nous étions inséparables, ce qui ne plaisait pas beaucoup à ma grand-mère qui répétait sans cesse que c'était « un original »... Je ne comprenais pas ce qu'elle lui reprochait mais ça ne m'empêchait pas de bien m'amuser avec lui... Nous débordions d'une imagination enrichie par nos multiples lectures... Pendant des semaines, j'ai été Don Quichotte et lui Sancho Pança et nous chargions les moulins pendant la récréation... Puis nous avons voyagé dans l'espace et débarqué sur des planètes où la pesanteur était beaucoup plus faible que sur terre et nous étions légers, légers... sautillant en riant sous les yeux médusés de notre Maître dont le regard a brisé notre rêve... Peut-être trouvait-il nos jeux par trop puérils ?

Ceux des plus grands nous inquiétaient souvent... Surtout lorsqu'on les entendait crier : « A la cuverte ! A la cuverte ». C'était le moment de fuir. A plusieurs, ils se saisissaient d'une proie qu'ils entraînaient sur un banc, dans un coin du préau, loin du regard du Maître. La malheureuse victime avait beau crier et se débattre, elle ne pouvait échapper aux mains de ses bourreaux et se faisait plus ou moins déculotter ! Honteux, le supplicié ne venait jamais se plaindre... Par chance, je leur ai toujours échappé...

J'ai dû manquer l'école pendant plusieurs semaines en raison d'une entérite sanglante contre laquelle le médecin n'avait que bien peu de moyens... J'ai avalé des quantités de granulés de « charbon » qui me noircissaient la langue... Il avait demandé à ma grand-mère de me faire absorber du lait qu'elle aurait laissé cailler... Moi qui détestais déjà le lait !

Tout cela sans résultat appréciable... Dans l'impossibilité de sortir, je me suis beaucoup ennuyé... Je passais mon temps à recopier des textes de grands écrivains dans un vieux livre. Ce qui m'a sans doute permis d'améliorer mon orthographe.

Finalement, la nature l'a emporté et j'ai pu retrouver ma classe, mon Maître et aussi son épouse, une femme très belle et qui avait l'air si douce... Elle venait de temps à autre nous faire chanter car elle avait aussi une très jolie voix et nous l'adorions. Même les plus turbulents s'assagissaient en sa présence... Lorsque nous avons vu son ventre s'arrondir, nous avons compris qu'elle attendait un bébé mais que de questions nous sommes-nous posées alors... La procréation humaine était un tel mystère pour nous !

Notre petite ville paraissait si loin de la guerre... Pourtant, j'ai compris que nous n'étions pas à l'abri lorsque le Maître nous a expliqué que nous devons effectuer des exercices d'évacuation de l'école. Un beau jour, nous nous sommes retrouvés à « la Sablière », une carrière de sable blanc proche de l'école où nous allions souvent jouer le Jeudi, bien que cela nous fût formellement interdit, la haute paroi de sable risquant à tout moment de s'effondrer, des accidents s'étant déjà produits... Pas question donc de s'approcher de la carrière mais l'espace ne manquait pas dans les environs. Le Maître a désigné à chacun l'endroit où il devait se placer en cas de bombardement... J'avais bien repéré mon emplacement que je n'ai jamais eu à utiliser...

Je suppose que j'avais dû rattraper le retard provoqué par ma longue absence puisque M. Mercier m'annonce que je vais passer en 1^{ère} division dont la plupart des élèves sont plus âgés que moi et sur laquelle règne René Brandalise, de deux ans mon aîné, toujours premier à chaque classement. C'était un garçon souvent brutal mais il ne m'a jamais rudoyé alors que je ne faisais pas le poids physiquement en face de lui. Il m'a fallu m'accrocher, mais au dernier classement, en Mai 1944, j'ai réussi à le détrôner : j'étais premier de la 1^{ère} division ! Je n'étais pas peu fier...

Je n'ai jamais su comment mes parents, depuis Lyon, ont pu s'entendre avec mon Maître sur mon avenir scolaire... Peut-être par le truchement de mon oncle René, le frère de mon père, qui, célibataire endurci, habitait toujours chez sa mère ? Toujours est-il, que M. Mercier m'informe qu'il faut me préparer à entrer en sixième au collège pour continuer des études pour lesquelles je parais avoir quelques dispositions... Je comprends alors la raison de mon passage en 1^{ère} division...

Notre vie scolaire n'est pas totalement à l'abri des événements qui secouent notre pays. Ainsi, le Lundi matin, nous sommes rassemblés au pied du mâit qui se dresse au milieu d'un massif dans la Cour d'Honneur, en face de la double porte majestueuse que nous n'empruntons jamais, près du portail de l'école de filles, pour le salut aux couleurs.

C'est Jeannot Guillot et Raymond Ferlin dont les pères sont prisonniers en Allemagne qui sont chargés d'envoyer le drapeau tricolore.

M. Mercier ne manque jamais de nous rappeler que c'est le drapeau de la France que nous devons saluer alors qu'il nous demande ensuite : « Pour Pétain ! Tous ! » à quoi nous devons répondre : « Présents ! ». Et il fait toujours semblant de ne pas entendre les « Absents ! » que nous marmonnons.

Car nous ne sommes pas du tout « pétainistes » ! Du moins la majorité d'entre nous qui, dans leur famille, n'entendent pas parler en bien du « Maréchal » et de son gouvernement.

M. Dujet, « le gabelou », agent des contributions indirectes, responsable de la Légion, organisation d'anciens combattants de la Guerre 14/18, est un « collabo » qui soutient la politique de Pétain. Nous sommes bien cruels avec son fils, en classe avec nous : nous lui lançons des pierres à la sortie de l'école...

Chaque soir, chez ma grand-mère, avec mon oncle René, nous écoutions Radio Londres sur un de ces énormes postes à lampes dont l'œil magique qui permettait d'affiner le réglage me ravissait : « Pom ! Pom ! Pom ! Pom !... les Français parlent aux Français... » A travers le brouillage radio, il était difficile de comprendre quelque chose... Il fallait souvent changer de longueur d'onde, les techniciens anglais jouant, de leur côté, à cache-cache pour déjouer la surveillance allemande. Par ailleurs, il ne fallait pas mettre le son trop fort, l'écoute de la radio libre française étant rigoureusement interdite par les autorités de Vichy... Moi, ce qui m'amusait le plus, c'était les « Messages personnels » destinés à la Résistance, du genre : « Le petit chat est mort... Je répète, le petit chat est mort... ». J'aimais aussi beaucoup les chansons de Pierre Dac : « Radio Paris ment... Radio Paris ment... Radio Paris est allemand ! »

Je ne sais plus qui a prononcé la première fois devant moi l'expression : « le Gaulliste », mais c'était pour se moquer d'un jeune valet de ferme qui travaillait chez Maret. Il était un peu plus âgé que moi et j'avais fait sa connaissance un jour que ma grand-mère travaillait dans cette ferme, pour la grande lessive annuelle. C'était un admirateur du général De Gaulle dont il m'a fait découvrir l'existence. Comme la plupart des Français, il n'avait sûrement pas entendu l'appel du 18 Juin 1940, mais il débordait d'un enthousiasme contagieux. Ses déclarations enflammées me plaisaient beaucoup et je l'admirais d'autant plus que certains ne pensaient qu'à le ridiculiser. Je n'ai jamais su s'il s'était finalement engagé dans la Résistance, en dépit de son jeune âge.

Un soir, mon oncle René nous a présenté un couple d'une cinquantaine d'années qui a passé la soirée avec nous...En écoutant la conversation, j'ai compris qu'il s'agissait de « juifs »...Pour moi, c'était bizarre de découvrir dans la réalité des gens dont je ne connaissais l'existence virtuelle que par le catéchisme auquel j'étais contraint d'assister sur ordre de ma mère : je devais faire ma première communion l'an prochain. Il n'était pas question d'y déroger pour faire plaisir à ma grand-mère maternelle, très croyante, alors qu'ici, ma grand-mère paternelle ne mettait plus les pieds dans une église, depuis des lustres, à la suite d'une obscure querelle avec le curé de son village !

Je me pliais de mauvaise grâce à cette obligation et, élève calme et studieux à l'école, je faisais tourner en bourrique le curé de Pont qui, exaspéré, m'avait lancé un jour : « Toi, on ne sait pas d'où tu sors...Si tu es Anglais ou Allemand ! ».

Il y avait donc parmi nous des Juifs dont je découvrais l'existence et qui devaient être persécutés puisqu'ils étaient obligés de se cacher...Je ne sais comment mon oncle René avait été amené à s'occuper d'eux mais il leur avait trouvé à se loger chez Jean Bret, un petit bonhomme un peu bizarre qui vivait seul, au Bourg, le plus vieux quartier de la ville, au pied de Trois Châteaux, dans une maison qui devait dater du Moyen-Age.

C'était un brave homme, mais, quand j'avais 4 ou 5 ans, il me terrorisait avec ses petites lunettes rondes aux verres bleutés lorsqu'il venait rendre visite à ma grand-mère et je me cachais dès que je l'apercevais, ce qui l'amusait beaucoup...

De soir en soir, à chaque visite de ce couple, j'allais de découverte en découverte...Non seulement ils se cachaient ici, mais leur fils était inscrit sous un faux nom au Prytanée Militaire de La Flèche...

Je sentais confusément qu'ils appartenaient à un autre monde que le nôtre. Ils étaient d'une grande distinction et toujours d'une extrême politesse. Ma grand-mère leur offrait du « café », d'orge grillé, bien sûr, il y avait longtemps que celui du « Lucien » avait disparu.

Ils nous avaient montré comment on le sucrail chez eux en plaçant un demi-sucre seulement dans une petite cuillère sur laquelle on versait lentement le breuvage. C'est « le Monsieur », comme je l'appelais, qui m'a appris à couvrir un livre avec du papier d'emballage, d'une façon si parfaite que j'en ai gardé un couvert par lui pendant des années...

Ce livre, que je possède encore, est un livre d'histoire : « L'Orient, la Grèce et Rome », période historique qui venait d'être ajoutée au programme du Certificat d'Etudes. J'en avais parlé, dans une lettre, à mes parents et ma mère s'était encore débrouillée pour me procurer cet ouvrage que j'avais été tout fier d'apporter à l'école...Tout compte fait, il a dû passer plus de temps sur le bureau de notre Instituteur qui s'en servait pour ses leçons, que dans mon cartable !

Un mot, nouveau pour moi, a fait son apparition dans la conversation des adultes : « réfractaires »...J'ai mis du temps à comprendre qu'il s'agissait d'hommes qui, eux aussi, se cachaient parce qu'ils refusaient d'aller travailler en Allemagne. Mon oncle en connaissait un qui travaillait comme cordonnier dans une échoppe de la ville...Tout le monde savait qu'il était « réfractaire », mais personne ne l'a jamais dénoncé. Beaucoup d'autres vont se réfugier dans les forêts du Vercors et formeront ainsi les premiers « maquis ». Encore un terme jusqu'alors inconnu qui va venir enrichir notre vocabulaire. Je comprendrai mieux, dès lors, les paroles d'une chanson que nous entendons si souvent sur Radio Londres :

« Ce sont ceux du Maquis,	Bravant Laval,
Ceux de la Résistance,	Bravant ses chiens,
Ce sont ceux du Maquis,	Sans jamais perdre courage.
Jeunesse du pays.	Ce sont ceux du Maquis,
Bravant le froid,	Ceux de la Résistance,
Bravant la faim,	Ce sont ceux du Maquis,
Bravant l'horrible esclavage,	Jeunesse du pays. »

Les « maquisards » en chair et en os vont surgir dans notre vie sous la forme d'un convoi de camions montant dans le Vercors et qui va s'arrêter dans Pont à la barbe des autorités.

Les gendarmes, sans doute un peu complices, restent cloîtrés dans leur gendarmerie. Les gamins de la ville, dont je suis, se pressent autour de ces hommes en armes. L'un d'eux, installé pour se reposer sur le banc devant le bazar de M. Perrier, nous montre une grenade quadrillée et nous explique son fonctionnement... comment il faut tirer sur la goupille tout en maintenant bloquée la cuillère qui, actionnée par un ressort, provoquera en se soulevant brutalement l'explosion de l'engin lorsqu'on l'aura lancé. On ne dispose alors que de quelques secondes pour se mettre à l'abri... A 12 ans, voilà « une leçon de choses » que l'on apprend vite ! Dès le lendemain, nos jeux sont bouleversés : nous fabriquons des mitraillettes en bois et nous devenons tous des « maquisards »...

Notre vie scolaire n'en continue pas moins son petit bonhomme de chemin car je dois préparer le D.E.P.P. (*Diplôme d'Etudes Préparatoires*) indispensable pour entrer en sixième. Un autre élève doit le passer aussi : Latorre, le neveu de M. Schnaider, le directeur de la C.G.E. (*Compagnie Générale d'Electricité*), la principale usine de la ville où mon oncle travaille, comme beaucoup d'habitants de Pont. Comme il a beaucoup de mal à se sortir des méandres de la règle de trois et à éviter les pièges tendus par les pourcentages, me voilà chargé par M. Mercier de le faire progresser.

Après 16h 30, nous nous retrouvons tous les deux seuls au tableau noir où je m'évertue à lui faire résoudre des problèmes que je suis loin de dominer parfaitement moi-même. Je n'ai jamais su si je lui avais été vraiment utile !

Le mois de Mai arrivant, on se met à parler de la Fête des Mères instaurée par Pétain en 1942... J'étais alors à l'école du Grand Trou, à Lyon, et on nous avait demandé de réaliser un dessin pour notre maman. Il n'en sera pas de même ici, en 1944 : notre Maître nous annonce qu'une cérémonie doit être organisée au cours de laquelle un élève devra réciter une poésie : « Les Pauvres Gens » de Victor Hugo. Il faut choisir celui qui aura cet honneur. Comme les autres, j'apprends donc ce long texte et nous voilà en compétition... Nous sommes deux à bien le savoir : Robert Guillot et moi. Je suis choisi par M. Mercier mais, finalement, cette cérémonie ne sera jamais organisée...

A la fin du mois de Mai, j'ai eu la surprise de voir arriver mes parents qui venaient de subir le terrible bombardement du 26 Mai. Bien que le quartier du Grand-trou situé près des voies ferrées ait été durement frappé, la maison où nous habitons, Route de Vienne avait été épargnée ainsi que l'usine Patay, toute proche, où travaillait ma mère. Il n'y avait plus ni eau, ni gaz, ni électricité... Le dépôt de l'O.T.L. (*Omnibus et Tramway de Lyon*) où mon père travaillait était presque complètement détruit... Mes parents avaient donc demandé l'autorisation de prendre leurs congés annuels. Ce qui leur fut facilement accordé compte tenu des circonstances...

Nous avons appris très vite que les Alliés avaient débarqué en Normandie, le 6 Juin. L'air était devenu tout à coup plus léger... Un espoir venait de naître... Allions-nous voir bientôt la fin de cette guerre ?... Un après-midi, comme nous montions en bande la Grand' Rue pour retourner à l'école, nous sommes arrêtés par un barrage de maquisards... « On ne passe pas ! ». Nous sommes cinq ou six, dont René Brandalise et nous faisons immédiatement demi-tour, direction les bords de la Bourne, au Vivier, un de nos terrains de jeux favoris. Nous avons passé un après-midi formidable à « gaffer » dans l'eau froide du torrent. C'est à dire, à patauger avec de l'eau aux mollets en retournant les pierres pour y dénicher les « baveaux » (*poissons chats*) qui s'y cachaient... Ce fut une demi-journée d'autant plus merveilleuse qu'elle était inattendue...



Mais le lendemain, lorsque M. Mercier nous a demandé d'une voix sévère : « Pourquoi n'êtes-vous pas venus à l'école hier ? », nous n'en menions pas large. Nous lui avons expliqué que les maquisards nous avaient empêchés de passer. « La rue a été barrée une heure seulement, vous auriez pu venir après ! ». Nous nous regardions, plutôt penauds. « Qu'est-ce que vous avez fait ? – Ben... On est allés jouer au Vivier... » Il a eu un petit sourire et nous a renvoyés à nos places sans nous punir. Le Maître disait vrai. Nous apprendrons plus tard que le barrage de sécurité établi autour de l'Hôtel Bonnard pour protéger une réunion des chefs de la Résistance n'avait pas duré plus d'une heure !

Notre terrain de jeux
du Vivier aujourd'hui disparu...

La convocation pour cet examen d'entrée en sixième est arrivée dans la première quinzaine de Juin. Les épreuves se dérouleront à Saint-Marcellin, à une quinzaine de kilomètres de Pont. Le problème, c'est qu'il n'existe aucun moyen de transport en commun pour s'y rendre. C'est une chance que Latorre soit aussi candidat et que, son oncle, M. Schnaider dispose d'un véhicule de fonction, une Citroën, la fameuse Traction-Avant, et avec de l'essence en plus, denrée rare à l'époque. Ce devait être un Jeudi puisque M. Mercier et son épouse nous accompagnaient.

Elle était depuis peu la maman d'une petite fille qu'elle avait laissée chez ses parents ce qui lui permettait de profiter du voyage. Je ne sais comment nous avons réussi à nous entasser tous dans la voiture qui était bien pleine. Avec le Chauffeur et M. Schnaider, nous devions être 6 adultes et deux enfants !

Des épreuves qui nous ont été proposées, je ne me souviens que d'une énorme multiplication de deux nombres, à virgule bien sûr, qui donnait un produit de je ne sais combien de milliards. Il suffisait de ne pas se laisser impressionner ! Après l'examen, nous nous sommes installés sur un banc de la grande place que je revois toujours avec émotion. Mes parents m'avaient acheté un livre, « Aïmons à lire », recueil de textes de grands écrivains que je possède encore. En nous promenant dans la ville, j'ai découvert le collège de la ville : un austère et sombre bâtiment, aux étroites fenêtres... Je compare en pensée avec mon école si gaie et accueillante, au milieu de son parc, et je frissonne en disant : « C'est comme ça, un collège ? ». Mes parents tentent de me rassurer mais j'appréhende un peu la prochaine rentrée en 6^{ème} ... si je réussis mon examen...

Au retour, peu avant d'arriver à Pont, nous sommes arrêtés dans la descente du Bel par un barrage de maquisards en armes. Je suis assis à l'avant entre le chauffeur à ma gauche et M. Schnaider, à ma droite. Il fait chaud et les vitres avant sont baissées. La voiture a ralenti, nous roulons au pas quand je vois surgir, à la hauteur de mon visage, un énorme colt braqué sur le conducteur qui n'a pas dû s'arrêter assez vite. Cette fois nous sommes à l'arrêt et les maquisards, mitraillettes à l'épaule, nous regardent en riant.

A n'en pas douter, c'est le véhicule qui les intéresse. On entend : « Tiens ! Voilà une bagnole qui nous irait bien ! ». M. Schnaider descend et demande à parler à leurs chefs. A travers le pare-brise, je le vois bavarder avec deux ou trois hommes. Au bout de quelques minutes, il revient et remonte dans le véhicule... Des ordres fusent : « Laissez passer ! ». M. Schnaider doit avoir de bonnes relations avec la Résistance et nous repartons mais je garde devant les yeux, dans tous ses détails, l'image de ce colt gris, avec son long canon et son barillet d'acier luisant au soleil de cette fin d'après-midi.

Le Jeudi 29 Juin avait été une belle journée de congé pour nous. On sentait l'approche d'un été qui s'annonçait sec et ensoleillé... Imposée par l'occupant, « l'heure allemande », comme on disait, permettait de bénéficier de longues soirées baignées d'une lumière presque irréaliste étant donné l'heure affichée au clocher de l'église...

En fin d'après-midi, j'avais fait au brouillon le problème que le Maître nous avait donné pour le lendemain. Il ne me restait plus qu'à le recopier sur ce cahier de devoirs qu'on appelait « le cahier du soir » pour le distinguer du « cahier du jour » qu'on utilisait en classe.

Après le repas, comme le soleil brillait encore, j'avais obtenu de mes parents l'autorisation de retourner jouer avec mes copains. J'avais promis que je rentrerais avant la nuit car j'avais mon problème à recopier avant d'aller au lit.

Toute la bande de « maquisards » en culotte courte s'est donc retrouvée sous les platanes, le long de la route, à la sortie de la ville avec ses mitraillettes en bois ou ses pistolets en fer blanc qu'on appelait « pistolets à bouchon » car ils pouvaient provoquer une véritable détonation en plaçant dans le canon une pièce de liège cylindrique contenant un pétard qu'un percuteur faisait exploser.

Encore fallait-il avoir les moyens d'acheter des bouchons devenus très rares en cette période de pénurie. Qu'à cela ne tienne, on pouvait toujours imiter le bruit avec sa bouche !

Quant à moi, j'avais récupéré dans les rebuts du garage voisin, une pièce d'un vieux moteur que mon imagination avait transformé en poste de radio sur lequel je lançais des appels pour obtenir un parachutage. Sans succès, bien sûr !

Pourtant, un ronronnement d'abord lointain de moteurs d'avions a attiré mon attention... Le bruit se rapprochant, je me mets à crier : « Les voilà qui arrivent... C'est le parachutage ! » J'ai à peine terminé ma phrase que le ronflement s'est transformé en hurlement de sirène d'avion en piqué accompagné d'une rafale de mitrailleuse hachant les feuilles au-dessus de nos têtes... Une énorme branche de platane s'abat devant nous...

Paralysés pendant une fraction de seconde, nous fuyons dans toutes les directions... Je me retrouve avec Chabert et Brandalise courant à travers des jardins, franchissant des clôtures... Assourdis par les explosions des bombes, nous nous jetons à plat ventre... Au bruit des moteurs, nous comprenons que les avions semblent s'éloigner. Sans échanger un seul mot, nous nous relevons pour nous remettre à courir... Les avions reviennent... Nouvelles rafales, nouvelles explosions... Nous sommes collés au sol comme pour nous y enfoncer...

Nouveau répit, nouvelle course... Instinctivement, sans nous concerter, nous avons pris la direction de la campagne pour sortir de l'agglomération... Nous sommes encore dans une rue qui monte vers la gendarmerie... Nous nous précipitons dans un petit chemin de terre qui part à gauche, après la maison Mayet... Les avions reviennent... A plat ventre, secoué par une énorme explosion, je sens la terre trembler sous mon ventre. Une bombe est tombée tout près... Les avions repartent... Nous atteignons enfin notre but : le sommet d'une colline qu'on appelle « Le Paradis ». Assis dans l'herbe, nous reprenons notre souffle...

Au-dessous de nous, un nuage de poussière couvre la ville... On ne voit plus rien, mais la ronde mortelle des avions continue...

Pendant plusieurs minutes encore, nous entendons, sans les voir, les avions revenir lâcher leurs bombes, repartir... Brusquement, nous constatons que le ronflement des moteurs s'éloigne de plus en plus pour devenir imperceptible et s'éteindre tout à fait. Le silence... Toujours sans un mot, nous dévalons en courant vers le nuage de poussière...

Le chemin que nous avons suivi nous conduit directement vers le parc du Château. La poussière est retombée... Nous nous arrêtons, sidérés... Devant nous, le bâtiment scolaire n'est plus qu'un monceau de ruines avec, au sommet, des lambeaux d'un drapeau tricolore... Orphelins de notre école, sans nous regarder, nous éclatons en sanglots... Ces ruines nous font peur, nous fuyons, chacun de notre côté



Notre école après le bombardement

J'ai fait demi-tour pour descendre vers la rue qui longe le mur du parc, en direction de La Porte de France. Des maisons se sont effondrées et, toujours en sanglots, je dois franchir les ruines pour atteindre la vieille rue du Temple qui me permettra de revenir sur la Grand'Rue, tout près de chez ma grand-mère... La maison est intacte...

Dans le noir, je grimpe les escaliers, arrive devant la porte : fermée à clé ! Mais où sont passés mes parents, ma grand-mère... ? Je redescends dans la rue...

Ma mémoire semble morte... Impossible de me souvenir. Je marche au hasard... Toute la population est dans la rue... Je croise des gens hagards qui pleurent... Je les interroge... Personne ne sait...

Brusquement, tout me revient... Mes parents m'avaient dit qu'ils iraient au jardin, au Château, tout près de l'école dont je viens de découvrir les ruines... Je suis désespéré, je ne sais plus que faire, tout devient flou, irréel... Quelqu'un a dû me dire que ma famille était chez Maret, la première des fermes au-dessus de la ville puisque j'y arrive enfin...

Des gens se pressent autour de M. Huillier, l'épicier, qui distribue à ceux qui le souhaitent un morceau de sucre avec quelques gouttes d'alcool de menthe. J'en prends un... Derrière lui, une pile de paquets de sucre en morceaux... J'entends des réflexions : « Tiens ! Il en avait en stock du sucre, celui-là ! » On n'oublie pas le rationnement et les tickets, même aujourd'hui... Dans la foule, j'aperçois enfin mon père et ma grand-mère... je tombe dans leurs bras...

« Et maman ? – Elle a une petite blessure au front, on est en train de la soigner. » Ma mère sort de la ferme avec un pansement sur l'arcade sourcilière... Nous nous embrassons en pleurant.

Ma vie vient de basculer dans le drame... Mme Mercier fait partie des victimes. Elle était chez elle quand une des premières bombes est tombée sur l'école alors que son mari se trouvait dans le jardin qu'il cultivait, au-dessus de la cour de récréation. Par bonheur, leur petite fille se trouvait toujours chez ses grands-parents.

Mes parents lui avaient parlé quand ils étaient arrivés dans le jardin dont ma grand-mère disposait toujours, en face de l'Auberge de Jeunesse où elle avait habité autrefois. Mme Génissieux est sérieusement blessée ainsi que son bébé de 7 mois qui décèdera le 2 Juillet. Sa fille Michèle, 11 ans, a été tuée ainsi que M. Boissieux venu relever le compteur d'électricité et, à l'école de filles, Mme Ollivier Pallud... Il y a d'autres victimes dont M. et Mme Mayet, tués dans leur maison devant laquelle je suis passé au cours de ma fuite...

On me raconte que, ma mère folle d'angoisse, voulait partir à ma recherche avant la destruction de l'école. Mon père et ma grand-mère ont réussi à la retenir et c'est à ce moment-là qu'elle a été blessée par un éclat de pierre. Ils ont fui le jardin en franchissant la clôture et, par la suite, j'entendrai souvent mon père taquiner sa mère à propos de l'agilité dont elle avait fait preuve pour franchir la barrière, à l'âge de 60 ans... Une bombe était tombée encore plus près d'eux, sur le chemin conduisant à la Sablière, mais on ne voyait qu'un trou rond : il y avait là un souterrain dont on ignorait l'existence et la bombe avait éclaté à l'intérieur sans faire plus de dégâts.

Mes parents qui avaient fui Lyon pour échapper aux bombardements alliés se retrouvent sous le bombardement allemand. Ils décident que nous ne resterons pas un jour de plus à Pont. Nous allons nous réfugier à Presles puisque, pour moi, l'école est finie... Je n'ai vraiment pas l'impression d'être en vacances...



Le village de Presles, à gauche d'après une vieille carte postale du début du 20^{ème} siècle, à droite, l'église photographiée en Septembre 2008. La petite maison à côté de l'église qui était le presbytère est devenue un gîte d'étape pour randonneurs...

Documents annexes

Petite histoire de Pont-en-Royans



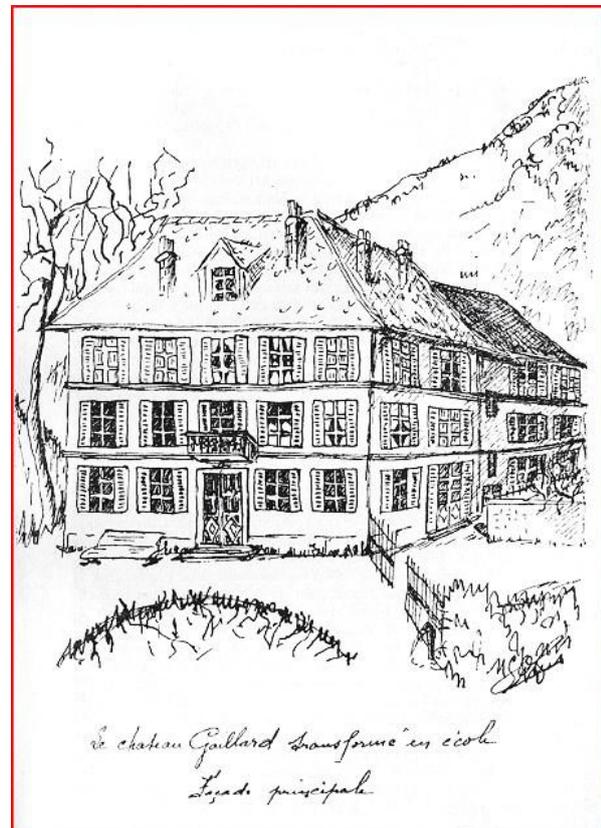
Sylviane Chaussamy
née Ollivier-Pallud
[1904-1969]

Malgré mes nombreuses recherches, il m'a été impossible de trouver des photographies de l'école détruite lors du bombardement du 29 Juin 1944. Je savais que Melle Ollivier-Pallud qui dirigeait l'école de filles lorsque je fréquentais l'école de garçons avait rédigé après la guerre une Petite Histoire de Pont en Royans... Mais où retrouver ce document ? Sur Internet, bien sûr, quelqu'un ayant eu l'heureuse idée de numériser l'ouvrage ! Et c'est là que j'ai pu découvrir les croquis de notre école que l'ancienne directrice avait réalisés après s'être mariée après la guerre, sa mère, Institutrice à la retraite, avec laquelle elle vivait en 1944, ayant été tuée au cours du bombardement... C'est avec une certaine émotion que je revois le visage de cette maîtresse qui nous terrorisait surtout lorsque notre maître nous envoyait lui porter un document quelconque. J'ai eu l'occasion d'accomplir cette périlleuse mission et je n'ai pas oublié son regard impérieux ni les dizaines de paires d'yeux féminins qui ne m'avaient pas lâché lorsque j'avais dû franchir à l'aller et au retour l'espace qui m'avait paru immense entre la porte et son bureau...

La légende indique : « Le château Gaillard transformé en école... Façade principale ». Il s'agit de la façade qui donnait sur ce que j'ai appelé la cour d'honneur. Au centre du massif arrondi au premier plan, se dressait le mât où l'on hissait le drapeau. Au rez - de - chaussée, à gauche de la porte, la classe de Mme Génissieux. Au premier étage, au-dessus, la classe de M. Mercier, à gauche du balcon.

En observant ce dessin, je découvre que j'ai fait, page 3, une erreur sur l'emplacement de l'appartement de notre Maître qui se trouvait au-dessus de notre classe et non sur le même palier... Caprices de la mémoire : j'avais oublié que le bâtiment avait deux étages...

A droite, on voit la grille d'entrée de la cour de l'école des filles et au fond, une partie du mur surmonté d'une clôture avec des barreaux qui la séparait de la cour des garçons.



Le second dessin a pour légende : « Notre école...Côté levant ». Au premier plan, à gauche, l'amorce de la cour des garçons avec l'un des platanes qui l'ombrageaient. A droite, un terrain en terrasse qui dominait la cour dont M. Mercier avait fait son potager. C'est là qu'il se trouvait lorsque la bombe est tombée sur l'école. Au fond, à droite, l'amorce d'une maison qui était l'ancienne ferme du château et dont une petite partie avait été louée à ma grand-mère par la Commune tandis qu'une salle des fêtes avait été aménagée dans le reste des bâtiments. On aperçoit une fenêtre qui était celle d'une chambre au premier étage. Après 1936, tout l'ensemble sera transformé en Auberge de Jeunesse. On peut voir que cette maison était très proche du bâtiment scolaire. C'est par cet étroit passage entre les deux murs que les garçons entraient dans la cour fermée par un portail invisible sur le dessin.

Il manque sur ce dessin le petit édifice construit à cheval sur les deux cours et qui devrait se situer à gauche du platane joliment dessiné...Consacré à l'Empereur Vespasien pour satisfaire des besoins naturels et pourtant indispensable dans une école, il n'a sans doute pas été jugé assez artistique pour apparaître ici !



Documents retrouvés en Mai 2010

Assiégés dans le Vercors

Presles, le village de naissance de mon père, est au centre d'un des premiers plateaux du Vercors qui descend, à l'Ouest, par des pentes couvertes de prairies et de forêts vers la vallée de l'Isère, alors que d'imposantes falaises dominant, à l'Est, la vallée de la Bourne. La route permettant d'y accéder de ce côté là a dû être creusée dans la roche et il faut franchir plusieurs tunnels pour parvenir au plateau.

Ma grand-mère y avait encore sa mère, née en 1855, sous le Second Empire. Son grand âge m'impressionnait. Petite femme courbée par les ans, elle se déplaçait difficilement avec sa canne et elle passait le plus clair de ses journées dans un grand fauteuil à haut dossier que l'on transportait lorsqu'elle allait vivre pour quelques jours chez un autre de ses enfants, Alphonse Blay, un frère de ma grand-mère, qui habitait le hameau des Fauries, entre le village et le Faz. Elle disposait, le plus souvent d'une chambre chez une sœur de ma grand-mère, la tante Fidéline qui avait épousé, en secondes noces, celui qu'on appelait toujours « le père Attuyer ». Un grand bonhomme moustachu, toujours coiffé d'un chapeau noir, expert en mécanique et à qui on faisait appel dès qu'un moteur se montrait réticent. Il était abonné, avant la guerre, à la revue « Sciences et Vie » et en avait conservé tous les numéros, source de lecture inépuisable pour moi...

Cette tante Fidéline était la seule commerçante du village. Sa boutique semblait dater du 19^{ème} siècle. A droite de l'entrée, un comptoir fermé par un grillage qui montait jusqu'au plafond, percé d'un guichet, au fond, en face de la porte, des étagères chargées d'emballages factices de produits divers...Le tout baignant dans une indéfinissable odeur, mélange de savon et de tabac car la tante Fidéline était aussi buraliste. Pour compléter la famille, il y avait encore une sœur de mon grand-père paternel décédé en 1924, la tante Marie, qui avait épousé Gabriel Rozand et qui vivait dans une ferme isolée, à Retampan, près de Serre-Cocu, un des sommets dominant la vallée de l'Isère.



A Retampan : oncle Gabriel, tante Marie, leur fils Narcisse, Alice & Raymond Glénat

Je n'avais pas gardé un très bon souvenir de certains membres de cette famille depuis ce jour de printemps où, ma grand-mère, se trouvant fort dépourvue par ces jours de restrictions, avait décidé de monter à Presles pour trouver du « ravitaillement », comme on disait alors. Nous étions donc partis un matin, tous les deux, par le chemin des Garrides pour faire les 12 kilomètres qui nous séparaient de Presles...Nous étions rentrés, le soir, après 24 kilomètres de marche dans la journée avec...3 œufs ! J'avais rarement vu ma grand-mère aussi furieuse...

Par contre, j'avais beaucoup d'affection pour l'oncle Alphonse chez qui j'avais passé l'été 1943. Je devais, en échange du gîte et du couvert, me montrer utile en gardant les vaches. Je ne m'étais pas montré très efficace dans cette activité car le chien de berger qui aurait dû me seconder refusait de m'obéir et je devais le remplacer en courant après les bêtes lorsqu'elles s'éloignaient un peu trop de leur pâturage...Aussi, la plupart du temps, quand il fallait conduire le troupeau loin de la ferme, l'oncle Alphonse m'accompagnait-il. Il faut dire qu'il les chérissait ses vaches ! Il fallait voir comme il les étrillait, les brossait avec soin pour qu'elles ne portent aucune trace de bouse. Elles se laissaient docilement soigner alors qu'elles s'enfuyaient dès que je m'approchais d'elles...

C'était un homme merveilleux, un véritable grand-père pour moi qui avais si peu connu le père de ma mère décédé lorsque j'avais 5 ans...Ancien combattant de la Guerre 14/18, il en était revenu parce qu'il avait eu la chance d'être fait prisonnier. J'aimais l'entendre raconter ses souvenirs...Je l'adorais et, je crois, qu'il me le rendait bien...

Sa femme, la tante Philomène, était loin d'être aussi affectueuse...J'avais repéré, dès mon arrivée, sur le plus haut rayon du vaisselier de la cuisine, une rangée de pots de confiture. Au moment de goûter, l'oncle Alphonse me demande ce que je veux manger. « Ben...je mangerais bien une tartine de confiture, dis-je en lorgnant vers les pots. » La tante n'a pas l'air d'accord. Elle a commencé à dire que c'était pour l'hiver...Elle n'a pu eu le temps de terminer sa phrase. Mon oncle a élevé la voix : « Donne-lui de la confiture ! » Il a bien fallu qu'elle se résigne...

C'était une femme d'une forte corpulence et, avec un énorme soupir dû autant au regret qu'à l'effort qui lui était imposé, elle s'est hissée sur une chaise pour saisir un de ses précieux pots qu'elle pensait se réserver car elle était très gourmande...C'était de la gelée de groseille...Absolument délicieuse !



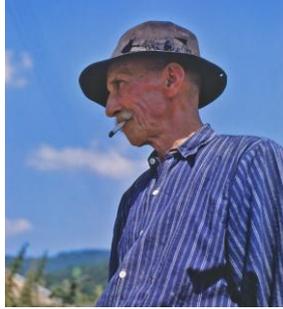
[Oncle Alphonse, Tante Philomène à la ferme des Fauries](#)

Tous ces souvenirs de l'été précédent me revenaient en attaquant la longue montée des Garrides...Je repensais à cette nouvelle vie que j'avais découverte dans la ferme des Fauries, sans eau courante, ni électricité. L'eau de pluie recueillie dans une citerne était imbuvable. Pour la boisson, il fallait aller puiser de l'eau qui affleurait au fond d'un vallon, à bonne distance de la maison. Tâche dont j'étais souvent chargé.

Le soir, on allumait les « lampes à carbure », semblables à celle des mineurs qui fournissaient une vive lumière blanche dans le chuintement du gaz qui sortait du bec...Il fallait les nettoyer chaque soir et remplacer le « carbure » épuisé de la veille par de nouveaux morceaux grisâtres qui sentaient mauvais...

Je revoyais aussi ce canard que l'oncle Alphonse m'avait confié et qui s'était pris d'affection pour moi. A la tombée de la nuit, il fallait le mettre à l'abri du renard dans une des cages inoccupées du clapier au pied duquel il m'attendait sagement... Si quelqu'un d'autre essayait de le saisir, il s'enfuyait...

Malheureusement, il n'avait pas été élevé comme animal de compagnie et il a fini, comme tout canard... J'avais eu du chagrin et j'avais même gardé pendant plusieurs jours sa tête... Il a bien fallu que je la jette quand elle a commencé à sentir trop mauvais...



Alphonse Blay en 1953 et sa sœur, Marie, ma grand-mère en 1954

Cet été 43 s'était écoulé loin de la guerre et des restrictions car chez l'oncle Alphonse, on ne souffrait pas de la faim. Il faisait lui-même son pain... Quelle journée de travail harassant ! J'avais été étonné de le voir, ce matin-là, se mettre torse nu et se laver soigneusement, l'hygiène n'étant pas une de nos préoccupations majeures... J'avais compris lorsque après avoir ôté le couvercle du pétrin, je l'avais vu y verser de la farine, de l'eau... Il avait aussi rapporté de la cave où il était conservé au frais, dans un torchon, le levain de la fournée précédente... Et il s'était mis à pétrir avec des « Han ! » de bûcheron une pâte qui avait l'air bien lourde à manipuler... Il devait s'arrêter de temps en temps pour reprendre son souffle... Dès le matin, il avait fallu chauffer le four, un peu à l'écart du bâtiment de la ferme, en y brûlant quantité de fagots... L'oncle avait façonné les gros pains ronds qui pourraient se conserver pendant plusieurs semaines. Je lui avais vu faire une petite boule qu'il avait enveloppée dans une feuille de chou... Elle était pour moi, d'un jaune doré à la sortie du four...

J'allais retrouver les cousins germains de mon père et, en particulier, René qui avait beaucoup trop manqué l'école : il ne savait ni lire, ni écrire, mais il était d'une adresse manuelle stupéfiante. Il avait entièrement construit de ses mains une charrette qu'il était fier de montrer. Il était aussi d'une grande gentillesse avec moi. Il avait taillé, au couteau, dans deux branches de noisetier, un casse-noisettes, pour que je puisse me régaler de mon abondante récolte de ce mois de Septembre dont j'avais rempli une petite valise en carton...

L'automne étant arrivé et, avec lui, le temps des labours, je suis réveillé un matin, avant l'aube, par l'oncle qui a besoin de moi pour labourer un « sabot » comme il disait. C'est une pièce de terre nichée au fond d'un vallon frangé de chênes rabougris. Mon travail n'a rien de bien difficile. Je dois marcher devant le couple de vaches liées par un joug et attelées à la charrue dont l'oncle Alphonse tient les mancherons de ses bras noueux sous ses manches retroussées jusqu'au coude. Je dispose d'un long aiguillon dont je dois me servir pour stimuler les bêtes lorsqu'elles manquent d'allant.

C'est surtout la voix de leur maître qui les pousse de l'avant. Je me contente, le plus souvent, de marcher lentement dans le sillon, leur haleine chaude et humide sur mes mollets nus.

Il faut marquer un arrêt au bout de chaque sillon pour que les vaches se reposent un peu avant de tourner la charrue et son soc pour repartir dans l'autre sens. Au cours d'une de ces pauses, l'oncle roule avec adresse une cigarette dont il aspire avec délice la fumée... Le moment de repos se prolonge alors et j'ai le temps d'assister au spectacle des premiers rayons du soleil qui est en train de se lever et dont la lumière baigne le feuillage des chênes qui commence à roussir.

Ma poitrine s'est alors gonflée d'une inoubliable impression de bonheur total en communion avec la nature auquel participe maintenant le chant des oiseaux saluant la naissance du nouveau jour. Moment unique dont je serai éternellement reconnaissant à mon oncle Alphonse...

Je ressasse l'impression de honte que je viens de ressentir quand nous avons rencontré un homme qui dévalait la pente en direction de la petite ville bombardée que nous venons de quitter. C'est un dénommé Mansouette qui a eu l'air de bien connaître mon père puisqu'il s'est arrêté pour lui parler. Je suis trop loin pour comprendre la conversation. Il paraît furieux...J'entends une partie de la réponse un peu embarrassée de mon père : « Il y a assez de monde, là-bas... ».

Je comprends brusquement qu'il reproche à mon père de ne pas participer aux opérations de déblaiement des ruines...Je me sens très mal à l'aise...



Les maisons bombardées...

Va commencer pour nous une période d'errance, de ferme en ferme, au gré des travaux agricoles auxquels mes parents vont se consacrer en échange du logement et de la nourriture que la famille nous assure. Ces tâches ne leur font pas peur et ils retrouvent vite les gestes qu'ils ont effectués, si souvent, dans leur jeunesse. Quant à moi, hormis la surveillance épisodique de quelques vaches, je n'ai pas à me fatiguer beaucoup. Sauf pour traîner avec moi un cartable qui deviendra de jour en jour plus lourd des livres que je récupérerai ici ou là...

Tout un groupe de maquisards s'est installé au village de Presles. Ils ont fait de la boutique de la tante Fidéline leur quartier général. On découvre, un matin, sur les murs, des affiches jaunes imprimées de grosses lettres noires : LA QUATRIEME REPUBLIQUE EST PROCLAMEE SUR TOUT LE TERRITOIRE DU VERCORS...

Nous allons bien vite découvrir que nous sommes en état de siège. Impossible pour mes parents de regagner Lyon bien que leurs congés arrivent à leur terme. Plus de courrier ni de communications téléphoniques avec le reste de la France. Plus de ravitaillement non plus. Il va falloir se débrouiller avec les moyens du bord et les produits alimentaires qu'on peut trouver dans les containers parachutés...J'ai eu, un jour, pour repas de Midi, un gros morceau de « gruyère » américain qui n'avait de gruyère que le nom...Les maquisards ayant ouvert une boîte de 5 kg de compote de fruits, je m'apprêtais à me régaler : elle n'était pas sucrée !

En dépit de mon âge, je me rends vite compte que ces « maquisards » qui se sont installés à Presles sont plutôt des amateurs, bien différents du groupe de F.T.P. (*Franco-Tireurs et Partisans*) qui ont traversé le village, marchant en file indienne vers le Faz, leurs foulards rouges autour du cou et le fusil à la bretelle...

Ils ne sont pas rigoureux dans la gestion de leurs armes et de leurs munitions...Ce jour-là, je suis « en champ » avec André Penon qu'on appelle Dédé et qui doit avoir un an de plus que moi. Ce qui veut dire que nous sommes en train de surveiller le troupeau d'une dizaine de vaches de ses parents dans la colline qui borde le plateau à l'Est, en allant vers le hameau du Charmeil...Avec un air de conspirateur, Dédé me dit : « Je vais te montrer quelque chose mais tu jures de ne rien dire ? » Je jure, bien sûr : « Croix de bois, Croix de fer.... »

Le terrain est parsemé d'énormes rochers calcaires rongés par les eaux de pluie. Il plonge la main dans une anfractuosité et en retire...une grenade, puis une autre, une autre encore...Je suis pétrifié. Il m'explique qu'il les a trouvées dans une cachette des maquisards...Je caresse d'une main curieuse la surface d'acier quadrillé des engins dont je connais maintenant le fonctionnement. Aucun risque d'accident ! Nous remettons les grenades à leur place aussi délicatement que des œufs dans leur nid...

Un bruit de moteur...C'est assez rare pour que nous pr cipitions sur un rocher dominant d'où nous avons une vue plongeante sur la route toute droite qui traverse le plateau...Une traction noire s'arrête. Des hommes en descendent...Ils sortent du coffre un fusil-mitrailleur qu'ils mettent en batterie dans notre direction. Avec Dédé, nous avons à peine le temps de nous regarder, étonnés, qu'un homme vient de s'allonger à plat ventre derrière l'arme. Nous comprenons ensemble : un exercice de tir ! Le temps de plonger chacun derrière un rocher, les balles se mettent à ricocher avec ce miaulement caractéristique que je n'avais jusqu'alors entendu qu'au cinéma dans ces « films de cow-boys » dont je raffolais. Entre deux rafales, nous nous mettons à hurler...Ils vont enfin nous entendre, cesser le tir et remonter dans leur véhicule...Les vaches se sont enfuies dans toutes les directions. Aucune n'a été atteinte mais nous mettrons un bon moment pour les récupérer...Nous raconterons, au village, notre mésaventure, sans avoir ni explication, ni excuse...

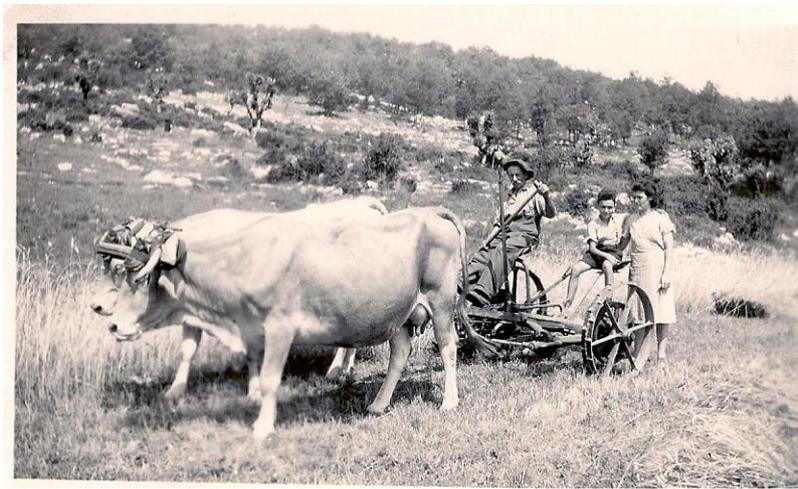
La moisson nécessitant beaucoup de bras, nous s journerons plusieurs jours aux Fauries. Il ne faut pas oublier, qu'à cette époque, le travail des champs n'était pratiquement pas mécanisé. La seule « machine » est la faucheuse tractée par les vaches dont j'ai appris à me méfier l'été précédent.

L'oncle m'avait demandé de venir l'aider à couper du « regain », cette herbe nouvelle qui pousse au cours de l'été, quand le temps s'y prête, dans les prairies fauchées au printemps. Armé d'un b ton, je devais dégager le porte-lame horizontal et ses dents d'acier poli qui me rappelaient le museau du poisson-scie dont j'avais découvert l'image dans mon Petit Larousse. L'oncle marchait devant les bêtes attelées.

Tout à coup, mon béton se coince entre les dents et je suis tiré en avant. Chauss  de sandalettes, je glisse sur l'herbe fraîchement coupée et mes pieds se retrouvent devant la lame. Une dent découpe dans mon talon gauche un joli morceau de chair rose...Nous sommes tout près de la maison où l'oncle, affolé, me ramène. Le morceau remis en place, on me fait un pansement...La cicatrisation se fera en quelques jours, sans aucune infection. Il faut croire que le suc du « regain » avait des vertus désinfectantes !

C'est le même engin qu'on utilise pour la moisson mais l'oncle Alphonse s'installe alors sur le siège métallique. Entraînée par le mouvement des roues, la lame cisaille les épis qui tombent sur un plan incliné qu'il fait basculer lorsqu'il y en a assez pour former une gerbe liée à la main par une poignée de paille.

Ma mère est très adroite dans cette tâche. En a-t-elle lié des gerbes, chez ses parents, dans son enfance, à Saint Jeure d'Andaure ! Les hommes regroupent ces gerbes en les dressant les unes contre les autres, épis en l'air, pour que le grain finisse de sécher. Mon seul travail, c'est d'apporter à boire aux travailleurs lorsqu'ils le réclament...



Oncle Alphonse sur sa moissonneuse, Raymond sur le siège, Alice Glénat à côté

En a-t-elle lié des gerbes, chez ses parents, dans son enfance, à Saint Jeure d'Andaure ! Les hommes regroupent ces gerbes en les dressant les unes contre les autres, épis en l'air, pour que le grain finisse de sécher. Mon seul travail, c'est d'apporter à boire aux travailleurs lorsqu'ils le réclament.

Mon cousin René m'a fabriqué, à partir d'une vieille crosse, un fusil en bois de la taille d'un véritable fusil de chasse. Je ne suis pas peu fier de parader en jouant le « maquisard » alors que nous sommes surveillés par « Le Mouchard » ! C'est ainsi que l'oncle Alphonse a baptisé un petit avion d'observation qui peut surgir à tout moment de derrière une colline. On ne l'entend pas arriver car il coupe son moteur pour planer avec, comme seul bruit, celui de l'air sur ses ailes marquées de la Croix de Fer allemande... Les premières fois, lorsque nous sommes surpris par le ronflement du moteur que le pilote remet en marche, nous fuyons, pris de panique, nous aplatissons derrière le mur ou le rocher le plus proche. Jamais il n'ouvrira le feu et nous finirons par nous y habituer... Sauf Irène Chabert, une cousine qu'on appelle Pépée et qui, surprise un jour par le grondement soudain de l'avion dans la cabane qui sert de WC, en jaillira, hurlant : « Y pique ! Y pique ! », en ayant à peine eu le temps de remonter sa culotte, au milieu des éclats de rire...

Une chienne de la ferme ayant fait un petit, l'oncle m'en a fait cadeau et je l'ai aussitôt baptisé « Maquis ». Il ne me quitte plus et nous jouons des heures ensemble... jusqu'au jour où des maquisards originaires de Pont-en Royans s'arrêtent aux Fauries. M. Shillinger, l'ancien voisin de ma grand-mère, est parmi eux. Ils se dirigent vers Le Faz où ils doivent être regroupés. Mon chien a l'air de leur plaire... « Si tu nous le donnais, on en ferait notre mascotte avec un nom pareil ! » Je sens mon cœur se briser... Mais comment refuser ? Ils emportent Maquis... J'ai les larmes aux yeux...

Le lendemain, un moteur de camion sur la route qui descend du Faz... C'est rare... Je me précipite. Ce sont les maquisards de la veille. Debout dans le camion, ils me font de grands gestes d'adieu en agitant les bras. Sauf un qui brandit à deux mains mon chien Maquis... Ils partent pour Le Veymont dont aucun ne reviendra...

Chaque jour nous apporte d'inquiétantes nouvelles. Il semblerait que les Allemands se préparent à attaquer. Déjà, nous avons droit, de temps à autre, à des tirs d'artillerie. J'admire l'oncle Alphonse qui, en vieux combattant de 14/18, reste stoïque alors que je disparaîtrais volontiers dans un trou de souris... « Non ! Non ! N'aie pas peur... celui-là n'est pas pour nous » dit-il en écoutant les détonations de départ des obus... Effectivement, aucun projectile ne tombera jamais sur le plateau de Presles mais, par précaution, mon père et ses cousins aménageront tout de même un abri sous une énorme dalle de calcaire dans la colline toute proche.

Le 14 Juillet 1944 commence comme une belle journée d'été...Le ciel est d'un bleu absolu...Vers 9h 30, nous sommes attirés dans la cour de la ferme des Fauries par un ronflement de moteurs d'avions qui croît de minute en minute...Nous voyons apparaître, très haut dans le ciel, une centaine de forteresses volantes...Des parachutes bleus, blancs, rouges descendent lentement vers le plateau de Vassieux où la Résistance est en train d'aménager un terrain d'aviation. Un parachutage en plein jour ! Les Alliés ont voulu commémorer notre Fête Nationale par un extraordinaire spectacle que nous admirons, le cœur gonflé de joie... L'après-midi, le temps se gâte. Les nuages couvrent rapidement le ciel et il se met à pleuvoir des cordes...A nouveau, des moteurs, mais cette fois à basse altitude. Ce sont les Allemands ! Nous entendons, au loin, des explosions...Les avions viennent tourner au-dessus de la ferme...Vont-ils nous bombarder ?...C'est la panique ! Nous fuyons vers la forêt où nous retrouvons enfin notre calme, immobiles, sous une pluie torrentielle, groupés autour de mon arrière-grand mère qu'on abrite sous un parapluie. Elle est assise dans son fauteuil que quelqu'un n'a pas oublié d'emporter dans notre fuite éperdue !



Mme Rimet, Grand-mère Blay (arrière grand-mère de Raymond), Alice & Raymond Glénat

A partir de cette date, les événements vont se précipiter...Il est bien difficile, parfois, de garder son sang-froid...Ainsi, je me suis mis dans la tête qu'il ne faut pas que les Allemands me voient avec un fusil, même en bois...Il faut que je le cache !

Je vais harceler tout le monde pour qu'on m'aide à le dissimuler dans un « pierrier », un tas de cailloux que l'on sort régulièrement, depuis des générations, des champs labourés. Enveloppé dans une toile imperméable, il doit y être encore, s'il n'est pas tombé en poussière !

Les maquisards ont tenté de faire sauter la route des tunnels mais leurs talents d'artificiers ne leur permettront que de la couper à moitié. Si les véhicules ne peuvent pas passer, les fantassins allemands franchiront l'obstacle sans difficulté pour se déployer sur le plateau pour marcher en direction du village où l'alerte a été donnée depuis plusieurs jours. Les maquisards ont évacué les lieux précipitamment. Aux Fauries, l'oncle Alphonse passera des heures à transporter des caisses d'armes et de munitions avec sa charrette et ses vaches vers l'immense forêt des Coulmes dans laquelle les troupes allemandes ne s'aventureront jamais...

Il se trouve que je suis au village ce jour-là et que je vois surgir les soldats qui fouillent les maisons une à une. Curieux comme peut l'être un gamin de 12 ans, je me suis installé, pour assister au spectacle, sur le banc de pierre qui se trouve à côté de la porte d'entrée du presbytère. Les soldats passent près de moi sans me regarder, entrent, fouillent, ressortent... Ils n'ont rien trouvé et quittent enfin le village. Il n'y a plus rien d'intéressant à voir et je m'apprête à quitter mon banc quand on découvre dessous une caisse... On l'ouvre : des cartouches et des grenades oubliées ! J'étais assis pratiquement dessus... J'entends autour de moi : « Heureusement qu'ils ne l'ont pas trouvée... Ils auraient cru qu'on avait fait exprès de mettre un gosse pour la camoufler ! » Je réalise tout à coup que j'ai eu chaud !

Mes parents et moi, nous avons trouvé un nouveau gîte : la ferme de Retampan, chez l'oncle Gabriel Rozand, un beau frère de ma grand-mère puisqu'il a épousé une Glénat, sœur de mon grand-père paternel. Leur fils, Narcisse, a quelques années de plus que moi et c'est ensemble que nous irons garder les vaches. Il y a aussi une cousine de mon père, appelée « la P'tite Andrée » depuis son enfance pour la distinguer de mon père qui s'appelle aussi André.

Le sommet tout proche de Serre-Cocu se prolonge vers l'Est, en direction de la vallée de la Bourne par un relief calcaire, Les Blaches, descendant en pente assez douce vers le plateau de Presles mais dont la falaise rocheuse domine, à l'Ouest, une combe où se niche le hameau des Arnauds. L'oncle Gabriel a découvert dans cette falaise une petite grotte bien dissimulée. Il faut, pour l'atteindre, longer un bon moment la paroi puis grimper dans les rochers. Elle est très sèche et nous allons l'utiliser comme dépôt de secours. Des valises contenant du linge, des vêtements y seront entreposées en cas de besoin. Eventuellement, on peut aussi s'y cacher... Et c'est ce qui va m'arriver un jour qu'on annonce une nouvelle arrivée des Allemands. Je pense que ma mère a, ce jour-là, perdu son sang-froid en m'obligeant à y rester tout seul pendant des heures avec un livre : « Les Trois Mousquetaires »...

Je me lance dans ma lecture mais je constate rapidement qu'après avoir lu une page je peux la recommencer... Impossible de me concentrer sur mon livre... Mon angoisse est trop forte et elle ne fait que croître lorsque je vois arriver des soldats allemands sur l'autre versant de la combe. Si je les vois, ils peuvent me voir aussi... Un maigre buisson pousse à l'entrée de la grotte. Je m'allonge derrière... Je ne bouge plus.

Les soldats viennent de pénétrer dans une grange... C'est l'unique bâtiment de l'endroit... J'entends leurs voix, les ordres donnés... Tout à coup, de la fumée monte au-dessus du toit. Ils viennent de mettre le feu. L'incendie se propage rapidement. Des flammes grandissent et j'entends, très nettement, des explosions... Je comprends que ce sont sans doute les munitions que nos « maquisards » ont oubliées qui éclatent...

Les Allemands contemplent, pendant un moment, le spectacle, sûrement satisfaits d'avoir détruit un repaire de « terroristes ». Ils partent enfin et je peux abandonner ma position plutôt inconfortable...

Je sens la peur m'envahir... Impossible de reprendre ma lecture. On viendra enfin me libérer mais il ne sera plus jamais question que j'y revienne. Mon père s'y cachera un jour pour d'obscur raisons... Il m'a semblé comprendre que les Allemands désireux de contrôler la population n'appréciaient pas du tout les déplacements auxquels mon père était contraint pour assurer certains travaux... Ils voulaient trouver toujours les mêmes personnes dans les mêmes fermes...

Un problème reste parfois difficile à résoudre, c'est celui de la nourriture. Ainsi, le sucre est devenu une denrée rare. L'oncle Gabriel est un très bon apiculteur et, par chance, cet été-là, le miel sera abondant. D'un habile coup de lame, l'oncle a délicatement découpé les opercules qui ferment les alvéoles avant de placer les rayons dans l'extracteur dont je suis chargé de tourner la manivelle. L'oncle m'explique que la force centrifuge va éjecter le miel qui coule comme de l'or liquide dans lequel je plonge un doigt que je lèche avec gourmandise. Je vais découvrir pour mon goût un délicieux fromage blanc au miel !

Chez cet oncle, comme dans toutes les fermes, on élève un cochon... Mais c'est ici un animal singulier qui vit en liberté parmi nous comme un bon chien. Frais et rose, il est toujours propre, car il se baigne constamment dans l'abreuvoir qui recueille l'eau d'une petite source qui coule près de la maison. Lorsque nous mangeons dehors, à l'ombre des arbres, devant la maison, il vient, de son groin, quémander un petit morceau de pain. J'ai su, plus tard, que le moment venu où il fallait que cet animal termine sa vie dans le saloir, toute la famille avait pleuré...

Il nous arrive de descendre au village lorsque les Allemands ne sont plus là. Lorsque je longe un pré avant d'arriver au village, je ne peux m'empêcher de penser au drame qui s'y est déroulé... Un jeune maquisard venu, venu, sans arme, en reconnaissance au village sera arrêté par les Allemands et fusillé à cet endroit. En passant, il me semble entendre encore les rafales du peloton d'exécution. Une Croix de Lorraine se dresse aujourd'hui au bord du pré où il fut exécuté : « Mort pour la France »...

Des rafales d'armes automatiques ont retenti du côté des Arnauds... Quelqu'un, à bout de souffle, nous avertit que les Allemands qui viennent de tirer sur les habitants du hameau allaient arriver de ce côté... Nous nous retrouvons devant la maison, immobiles, les yeux rivés sur la crête herbeuse dont la pente douce monte vers Serre-Cocu... Le silence est total... Les oiseaux se seraient-ils tus ? Des casques viennent de surgir, puis des silhouettes se détachent sur le fond du ciel... Disposés en tirailleurs, mitrailleuse à la hanche, les soldats avancent silencieusement en formant un demi-cercle qui se referme peu à peu sur la ferme. Je viens de glisser ma main dans celle de mon père debout à côté de moi. Il serre doucement mes doigts... Je ne peux pas dire que j'ai peur. Mon cœur bat tranquillement. Je me sens détaché, comme si la scène qui se déroule était irréelle, sortie d'un film que je serais en train de regarder... Sans un seul mot, on nous pousse dans la cuisine.

« Vous surtout... pas bouger... pas bouger... » nous dit l'un des soldats qui s'interrompt brusquement en voyant entrer un officier qui paraît assez nerveux... Les planchers résonnent sous les bottes des hommes qui fouillent la maison...

Deux soldats ont été laissés en surveillance, à l'orée du bois, en face de la ferme. Ils viendront, chaque jour, chercher du lait que ma mère et « la P'tite Andrée » couperont largement d'eau. On se venge comme on peut ! Ces hommes ne paraissent pas avoir beaucoup d'espoir dans l'issue de la guerre. Ils traînent avec eux un énorme poste de radio. Je ne sais si cet engin très volumineux et qui paraît assez lourd fonctionne encore à voir les coups de pieds accompagnés d'injures qu'il reçoit...

Ils vont arrêter un jeune homme venu se jeter dans la gueule du loup sous les yeux de mon père et de l'oncle Gabriel en train de faucher de l'herbe derrière la maison qui assisteront, désolés, mais impuissants à l'arrestation.

Les soldats abandonneront leur poste en emmenant avec eux le malheureux, qu'ils ont immobilisé, les mains en l'air, après un coup de feu de sommation à ses pieds... Ce seront les derniers Allemands que je rencontrerai...

Nous apprendrons bientôt ce qui s'est passé aux Arnauds. Les Allemands sont arrivés alors que toute la famille Idelon était en train de travailler dans les champs proches du hameau. Ils ont aligné tout le monde contre un mur de la ferme pendant qu'ils fouillaient à l'intérieur. Deux jeunes gens ont pris peur et ont tenté de se sauver. Les Allemands ont ouvert le feu. Ce sont les rafales que nous avons entendues. L'un d'eux, employé à la ferme, a été tué sur le coup. L'autre, le fils de la famille, avec plusieurs balles dans le ventre, a réussi à parcourir une dizaine de kilomètres pour venir mourir chez sa sœur, Mme Suiffon, à Pont-en Royans.



Dans la cour de la ferme des Fauries

De droite à gauche : ma grand-mère et sa mère,
tante Philomène et ma mère.

Comment l'avons-nous appris ? Je n'en ai aucun souvenir mais nous avons bel et bien été informés que les troupes allemandes avaient décidé de brûler toutes les fermes isolées susceptibles de venir en aide aux « terroristes ». De bon matin, nous voilà donc très occupés à vider la maison de tous les objets transportables : matelas, draps, vaisselle, meubles,... pour les dissimuler dans les hautes tiges d'un champ de topinambours... Un véritable marché aux puces !

Les heures passent... La longue attente commence. Du haut de la colline, nous voyons de la fumée monter dans le ciel... Pour chacune, l'oncle donne le nom du hameau en train de brûler... Quand j'entends : « Cette fois, c'est les Fauries... », j'éclate en sanglots... Mon enfance est en train de partir en fumée. L'attente devient insoutenable...

L'oncle Gabriel, au bord de la folie, parle de mettre lui-même le feu à sa ferme... On parvient à le raisonner... La nuit tombée, nous assisterons à l'agonie de la ferme de Morel, au sommet d'une colline... Le vent porte jusqu'à nous des odeurs d'incendie. La journée s'achèvera sans que nous ne voyions aucun soldat. Pourquoi seule cette maison avait-elle été épargnée ? On ne l'a jamais su... Peut-être un oubli ? Il nous faudra, le lendemain, remettre en place tout ce qui avait été déménagé dans le champ de topinambours...

Je ne retournerai jamais aux Fauries cette année-là mais j'apprendrai que les Allemands avaient quitté le plateau de Presles en emmenant avec eux toutes les vaches qu'ils avaient pu capturer... à l'exception de celles de l'oncle Alphonse. Elles me toléraient à peine comme berger alors, vous pensez bien, qu'à la vue des uniformes qui tentaient de les approcher, elles se sont toutes dispersées dans les bois où l'oncle pourra les récupérer ensuite... Ce sera le seul paysan de la commune à conserver son cheptel...

Au cours du mois d'Août, les Allemands quittent la région... Une nuit, du sommet de Serre-Cocu d'où on a une vue dégagée sur toute la vallée de l'Isère, nous assisterons, assis dans l'herbe, au bombardement par les Alliés de la ville de Valence...

Un spectacle grandiose et terrifiant à la fois avec les milliers de fusées éclairantes suspendues entre ciel et terre, les lueurs orangées des bombes, le grondement assourdi de leur explosion, le ronflement des moteurs des bombardiers qui viennent tourner au-dessus de nos têtes...

Un autre soir, nous découvrirons un convoi de camions venant de Saint-Marcellin, serpent lumineux dans la plaine. Ce sont les gendarmes de cette ville qui ont décidé « de prendre le maquis »... Il était bien temps diront certains maintenant que les Allemands prennent la fuite. Bien sûr, mais la guerre continue

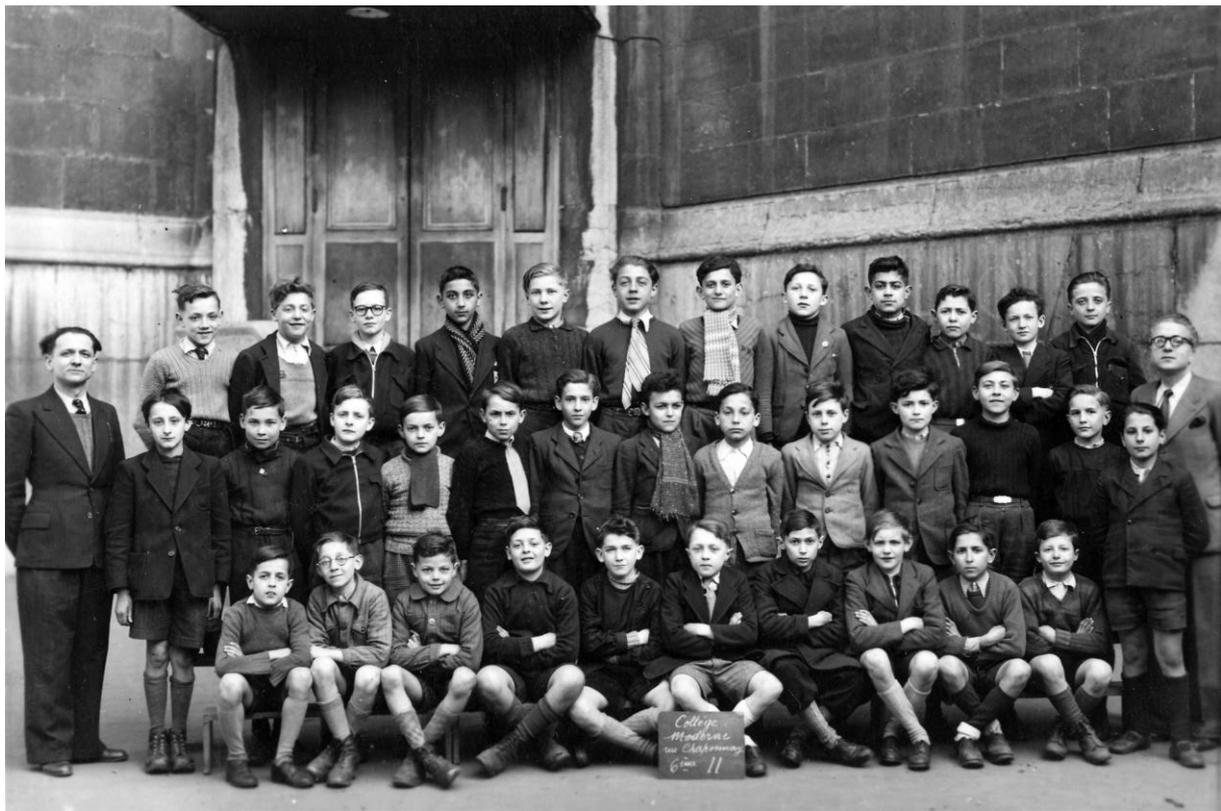
Pour moi, une autre vie commencera le 1^{er} Octobre 1944 au Collège Chaponnay dont les classes de 6^{ème} sont installées dans une annexe, Rue Pierre Corneille, un ancien presbytère dont les murs sont encore plus noirs que ceux du Collège de Saint-Marcellin qui m'avait fait si peur...



Pont-en-Royans et ses maisons suspendues...
Ma grand-mère habitait en 1944 au dernier étage de la maison en retrait sur les autres
au centre de la photo...



Au bord de la Bourne où je jouais... La base de la maison habitée par ma grand-mère
est au bord de la photo, à droite...



La photo a été prise dans la minuscule cour de l'annexe du Collège Chaponnay, Rue Pierre Corneille.

Je suis au 1^{er} rang des élèves debout (7^{ème} en partant de la gauche ou de la droite !), avec une grosse écharpe autour du coup...J'ai plutôt l'air triste... A gauche, le professeur de musique...

A droite, avec des lunettes, M. Martin, notre professeur de français et prof principal. Un enseignant remarquable et qui avait une méthode infaillible pour maîtriser cette classe de 35 élèves ...Quand il sentait que la tension montait, il se transformait en clown, sortant parfois du placard un chapeau haut de forme, une canne...grimpant sur les bureaux... jusqu'à nous faire rire aux larmes pendant plusieurs minutes...Nous sentant détendus, il annonçait : « Allez ! On se remet au travail ! » Et il fallait voir avec quel enthousiasme nous reprenions notre tâche !

Raymond Glénat (Mai à Août 2008)